

SI LES ÉCHECS SONT UN JEU DE GUERRE, la guerre, elle, n'est pas une partie d'échecs. Les échecs sont effectivement la sublimation suprême de la guerre. « Échec et mat », littéralement, veut dire : « Le roi est mort. » Au château de Windsor, on peut admirer un témoignage poignant de la valeur que revêtaient les échecs pour les monarques en guerre. Un échiquier y est conservé, qui appartenait (avec les pièces adaptées, aujourd'hui disparues) au roi Charles I^{er}, orné d'une inscription en latin qui n'a rien perdu de son actualité : « Avec ceux-ci, sujet et gouvernant s'affrontent sans verser le sang. » Le temps que l'objet soit terminé, en 1642, il était trop tard pour Charles : la guerre civile anglaise, qui aboutirait à son procès et à son exécution, avait commencé.

Tout au long de l'histoire, les échecs ont davantage été la passion des intellectuels que des guerriers. Bien qu'ils aient été l'un des passe-temps favoris de Napoléon, celui-ci était aussi désarmé sur l'échiquier qu'il était redoutable sur les champs de bataille.

Comme les arts et les sciences, dont ils sont généralement le parent pauvre, les échecs ne prospèrent pas en temps de guerre, mais en temps de paix. Dans une société ouverte, les échecs ne constituent pas un moyen de parvenir à une fin politique ou militaire. Ils sont plutôt l'une des nombreuses formes de la quête du bonheur. Seul dans une société où la guerre est intériorisée en tant que lutte des classes et conflit ethnique, au nom desquels l'État tue, affame, déporte et emprisonne son propre peuple par millions, et qui est coupée de l'influence étrangère par un état de siège permanent, que les échecs peuvent devenir une préparation à la guerre. Il n'y a que dans le contexte d'un conflit essentiellement psychologique, où tout peut être utilisé en dehors de la force militaire, que les échecs peuvent se transformer en une guerre de substitution.

Ce conflit porte aujourd'hui encore le nom de « guerre froide », métaphore qui semble avoir été évoquée dès 1945 dans un article rédigé par nul autre que George Orwell. C'est dans le roman sur lequel Orwell s'échinait alors que le sens le plus profond de ce concept apparaît pour la première fois. Pourtant, 1984, avec sa vision cauchemardesque d'un monde totalitaire vivant dans un état de guerre perpétuel, ne fut publié que quatre ans plus tard, en 1949.

À l'époque, la notion d'une « guerre froide » s'était frayé un chemin dans le langage courant, et l'expression était le plus souvent attribuée à Bernard Baruch, l'un des conseillers en politique étrangère du président Truman. Dans un discours devant le Parlement de Caroline du Sud, en avril 1947, Baruch déclara :

« Ne nous leurrions pas, nous sommes aujourd'hui au beau milieu d'une guerre froide. » Un an plus tôt, Baruch lui-même s'était efforcé d'empêcher cette calamité en invitant Truman à proposer de livrer l'ensemble de l'arsenal nucléaire américain aux Nations-Unies, si l'Union soviétique faisait de même. Staline refusa, même si les États-Unis préservèrent leur monopole nucléaire jusqu'en 1949. Le plan Baruch représenta la dernière tentative pour éviter une nouvelle course aux armements dont l'enjeu serait, pour la première fois, la survie de l'humanité. Par la suite, la réaction stratégique à la guerre froide ne se résumerait plus que par une autre métaphore : « la dissuasion ».

La guerre froide fut ainsi le premier exemple de ce qui allait devenir tout un lexique métaphorique, vocabulaire menaçant qui permettrait à un monde fracturé qui n'était ni en guerre ni en paix de décrire son terrible fardeau. Comme il s'agissait avant tout d'un affrontement d'idéologies et de philosophies portemanteaux, il incorporait des slogans, des superlatifs et des fragments de théories à demi digérées : rideau de fer, endiguement, refoulement, dissuasion, destruction mutuelle assurée, Ostpolitik, détente, empire du Mal. L'action fut peut-être rare durant la guerre froide, mais les mots, eux, ne manquèrent pas.

Les échecs furent la métaphore absolue de cette guerre psychologique, encore accentuée par la prééminence du jeu dans la société communiste soviétique. Peut-être les Russes étaient-ils en retard dans les domaines de la technologie militaire ou de l'économie, mais sur l'échiquier, ils régnaient en maîtres. Un champ de bataille qui, pour la première fois de l'histoire, était authentiquement pla-nétaire trouvait son incarnation en soixante-quatre cases. L'escalade de l'antagonisme politique au-delà de limites tacitement reconnues risquant d'entraîner une annihilation, les échecs en représentaient un équivalent démilitarisé, une pure abstraction. Si, comme toutes les guerres, la guerre froide était la continuation de la politique par d'autres moyens, alors les échecs étaient le plus cérébral de ces moyens. En servant de soupape de sécurité qui maintint le couvercle sur la guerre froide, ils ont contribué à sauver la civilisation d'elle-même.

Il est d'autant plus extraordinaire que les échecs aient pu jouer ce rôle, sachant qu'aucun Américain n'eut la possibilité de défier directement la suprématie soviétique de 1948 à 1972. Le système contraignant des matches et des tournois de qualification géré par la Fédération internationale des échecs, la FIDE, ne favorisait pas les grands maîtres occidentaux, qui ne bénéficiaient pas du soutien offert par la machine des échecs soviétique, sponsorisée par l'État. Ce qui exaspérait tout particulièrement les Américains, qui rêvaient de court-circuiter le système. En 1952, au plus fort de la guerre froide, le *New York Times* proclamait déjà que Samuel Reshevsky, le grand maître américain, était « le champion d'échecs du monde libre », et lançait un défi en suggérant qu'un match de championnat du monde fût organisé entre lui et le champion du monde soviétique Mikhaïl Botvinnik. C'était là, affirmait le quotidien, « le genre d'affrontement américano-soviétique que tout le monde apprécierait ».

Le Kremlin ne réagit pas, pas plus qu'il ne laissa entendre qu'il fallait contourner les rouages officiels menant à la sélection d'un adversaire. Pendant un quart de siècle, tant les champions que leurs challengers furent tous citoyens soviétiques. L'URSS étant parvenue, au prix d'efforts considérables, à s'assurer le contrôle du championnat du monde, le Kremlin fit tout pour que l'événement restât une affaire de famille. Il n'avait rien à gagner, et tout à perdre, en revenant au temps où n'importe qui pouvait défier le champion s'il disposait des appuis nécessaires. Quand Bobby Fischer entama son ascension apparemment inexorable vers le sommet, à la fin des années cinquante, tous les moyens furent bons pour l'en empêcher. Les échecs devinrent le théâtre d'une guerre psychologique. Et quand ce fut au tour de Viktor Kortchnoï d'incarner cette menace, lui, le dissident et l'émigré, et par conséquent un innommable traître aux yeux du Kremlin, ce fut aux agents secrets autant qu'aux grands maîtres qu'il revint de préserver la mainmise soviétique sur le championnat du monde.

Voici comment les échecs en sont venus à jouer ce rôle unique : à la fois symbole de la guerre froide et de son antithèse, cette culture de la vieille Europe qui, d'une certaine façon, avait survécu. Les échecs

éclairent le processus qui permit à la civilisation occidentale de triompher du pire danger auquel elle ait jamais fait face. Et l'histoire des échecs pendant la guerre froide comporte des leçons qui permettent de répondre aux menaces qui pèsent au-jourd'hui et pèseront demain sur cette civilisation. Comme le dit la reine Blanche à Alice dans *À travers le miroir*: « Une mémoire qui n'opère que dans le passé n'a rien de bien fameux. »



Daniel Johnson, *Le Roi, la reine et les empires*
Essai traduit de l'anglais par Raymond Clarinard

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2009 | www.heloisedormesson.com
440 pages + cahier photos de 8 pages | 24 € | ISBN 978-2-35087-093-9
Distribution/diffusion Interforum